

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/2 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.2.62153

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

circulation des théories pédagogiques (Michel KOWALEWICZ) ou le bilan des recherches récentes sur la franc-maçonnerie (Manfred AGETHEN) complètent heureusement ce parcours à travers les problèmes posés par une exploration plurilatérale des Lumières en Europe. Comme le reconnaît volontiers Claus SCHARF dans sa postface, le volume n'a pas toujours une cohérence organique évidente. Mais il est des questionnements ou des définitions de problèmes qui valent mieux que des synthèses hâtives. Il était important de faire voir que les recherches sur les Lumières doivent se concentrer sur les nombreuses médiations qui font, par exemple, que les Lumières françaises passent en Russie à travers un prisme allemand. Il faut être reconnaissant à Heinz Duchhardt et à Claus Scharf d'avoir ouvert ce nouvel atelier de la recherche historique.

Michel ESPAGNE, Paris

Volker STEINKAMP, *L'Europe éclairée. Das Europa-Bild der französischen Aufklärung*, Francfort/M. (Klostermann) 2003, 235 p. (Analecta Romanica, 67).

Les Lumières françaises, impériales et encore très »louis-quatorziennes« dans leur art de dissimuler les emprunts extérieurs sous le couvert de l'imitation créatrice, sont les filles parfois adultérines de mouvements européens qui les précédèrent ou qui les accompagnèrent. L'ouvrage de V. Steinkamp porte un regard décentré sur la conception de l'Europe dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle. À la suite du »Dictionnaire européen des Lumières« dirigé par M. Delon (PUF, 1997), qui replaçait heureusement la Grande Nation dans son contexte continental, cette nouvelle étude développe un propos liminaire qui tente une réflexion sur la naissance assez tardive de la notion même d'Europe dans l'Italie de la Renaissance et sur l'émergence d'un siècle, le XVIII<sup>e</sup>, qui s'est conçu – par quelle mystérieuse alchimie? – comme celui de la réforme et du progrès. L'ouvrage est composé de chapitres thématiques dont les porte-fanion particuliers sont, chaque fois, un ou deux écrivains choisis. Cela donne l'impression un peu inexacte d'une suite de monographies où l'esprit de la liberté renvoie à Montesquieu, la colonisation à Raynal, etc. Le sujet paraissait demander une orchestration plus élaborée. On se limitera donc à ce que certains écrivains de langue française, sinon français, pensaient en regardant au-delà du »pré carré« colbertiste cher à l'imaginaire national. L'idée n'était pas mauvaise de lancer le débat avec Fontenelle, en apparence le plus français sinon le plus européen des intellectuels du passage entre deux siècles: d'aucuns auraient pu voir Pierre Bayle dans cette fonction. Mais Fontenelle a un sentiment européen affirmé, lié à sa conception d'une renaissance des arts et des sciences qui ne fut pas seulement nationale: l'Europe, sortie de la »barbarie« médiévale, s'est découverte au XVI<sup>e</sup> siècle; l'Europe est »moderne«. C'est élargir de manière intéressante le concept de »querelle des Anciens et des Modernes«. Mais Voltaire est évidemment le premier véritable Européen des lettres. L'exil anglais et les épisodes lorrain, prussien et suisse ne furent pas toujours de son choix; sa vision d'historien en particulier dépasse le »pré carré«; le futur »aubergiste de l'Europe« à Ferney naturalise la pensée anglaise en France et sert d'intermédiaire, voire de chef d'orchestre, à une philosophie qui fait éclater les cadres nationaux: de Newton à Beccaria, Voltaire est au centre de la grande manufacture qui rediffuse les acquis européens des Lumières. Cependant cette notion de Lumières européennes n'est-elle pas contradictoire avec l'universalisme dont elles se réclament? L'auteur utilise des textes de Turgot assez peu connus et ceux de Condorcet qui le sont davantage pour montrer comment de la conception voltairienne de »philosophie de l'histoire« on passe à une notion d'»histoire universelle«, version laïcisée du plan divin développée au siècle précédent par Bossuet. Les Lumières découvrent aussi le relativisme des civilisations et s'interrogent sur la légitimité de leurs propres principes. L'auteur fait alors intervenir Montesquieu dans le petit théâtre de ses acteurs choisis: des »Lettres persanes« à »De l'Esprit des

lois», le butin n'est pas mince. L'universel n'y est pas contradictoire avec la critique de détail. L'Europe a su modérer ses gouvernements malgré Louis XIV, le plus «oriental» des princes d'Occident. Pour Montesquieu, tout conspire en Europe – climat, religions, lois, maximes morales – pour que le progrès règne en maître dans un ensemble d'états complémentaires. Le «projet de paix perpétuelle» de l'abbé de Saint-Pierre revu plus tard par Rousseau fournit la structure de ce qui aurait du être pour l'Europe une organisation destinée à gérer et à éviter les conflits armés: on sait ce qu'il en fut à la fin du siècle. Le sentiment européen fit place aux ardeurs nationalistes. Mais libérer l'Europe des fers de la superstition et du despotisme n'était nullement étendre ces bienfaits au reste de la planète. Faire l'Europe imposait de jeter un regard critique sur ses actions extérieures: des hommes comme Raynal ou le Deleyre du «Tableau de l'Europe» réfléchissent sur la contradiction d'un continent qui tend à favoriser un libre échange européen nourri de l'esclavage maintenu dans les colonies. L'Europe serait-elle «vieille», s'interroge Diderot dans le «Supplément au voyage» de Bougainville? Cette question permet de poursuivre l'enquête sur la mauvaise conscience de l'Europe, composante nouvelle introduite dans la réflexion des Lumières. Mais l'on peut toujours rêver d'une «Europe française» à la manière de Rivarol et de Caraccioli, une Europe où la communauté de langue serait gage d'une pensée unique. L'abbé Grégoire verra sous la Révolution la langue nationale comme instrument de la conscience républicaine. Benjamin Constant clôt le volume: après l'enthousiasme des Lumières, le plus français des écrivains suisses constate que les Lumières ont sombré dans le nationalisme de la fin du siècle. En voulant faire l'«Europe française» ou plutôt en faisant de l'Europe la France impériale, Napoléon a trahi les idéaux des Lumières et allumé les nationalismes. Sous la Restauration, Constant imagine une Europe nouvelle où l'esprit de commerce aurait remplacé l'esprit de conquête, où les Européens se verraient comme des «compatriotes». L'âge des révolutions renouvelé se chargera de le contredire. L'auteur conduit son lecteur d'étape en étape, choisissant les écrivains les plus évidents et leurs œuvres les plus attendues, dans cette quête d'une Europe dont les Lumières précisent peu à peu le dessin. L'angle d'attaque particulier – l'Europe et les Lumières – permet d'apporter, sinon du nouveau, au moins une vue perspective originale qui n'est pas sans nous parler encore.

François MOUREAU, Paris

Darrin M. McMAHON, *Enemies of the Enlightenment. The French Counter-Enlightenment and the Making of Modernity*, Oxford (Oxford University Press) 2001, XII–262 p.

Au tout début de son «Histoire des catholiques français au XIX<sup>e</sup> siècle» parue en 1947, Henri Guillemin rappelait que les foules accueillant Napoléon à son retour de l'île d'Elbe, en mars 1815, mêlaient au cri de «vive l'Empereur!» ceux de «à bas la calotte!»: signe de la rupture fondatrice entre, d'une part, l'héritage des Lumières lié à la Révolution française et à son prolongement napoléonien et, d'autre part, l'ancienne alliance du trône et de l'autel remise à l'ordre du jour par la Restauration.

C'est au fond sur cette vaste question que revient ce livre à la fois élégant et érudit – alliance assez rare – consacré principalement aux anti-Lumières françaises et aussi, mais comme incidemment, à leurs résonances européennes et même mondiales jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. La question que posent et reposent les cinq chapitres de l'ouvrage peut se résumer ainsi: tout se passe comme si Lumières et anti-Lumières ainsi que Révolution et contre-révolution se soutenaient, voire s'engendraient l'une l'autre, le développement et la radicalisation des uns ayant régulièrement pour corollaires le développement et la radicalisation des autres, et réciproquement. À la limite, pour l'auteur du livre qui le dit une dernière fois à la fin de sa conclusion générale, ce sont les anti-Lumières qui, en s'acharnant sur la «faute» à